

Commentaires sur le livre : *Visions of culture. An annotated Reader.*

Édité par Jerry D. Moore, 2009.

Par Prof. Delphin KAYEMBE KATAYI

C'est un ouvrage très intéressant, destiné principalement à ceux qui aspirent à la connaissance de la discipline qui a pour objet d'étude la culture. D'un volume estimé à 517 pages, il est écrit tout entier en anglais ; publié sous les presses Alta Mira simultanément dans quatre villes : Lanham, New York, Toronto et Plymouth. Nous pensons avoir insisté quelque part (D. KAYEMBE, 2019 : 33 – 53) insisté sur la nécessité de développer les connaissances dans les langues (entre autres, la langue anglaise), afin de ne pas se priver le privilège d'apprendre et d'élargir les horizons de son savoir anthropologique.

L'ouvrage est compartimenté en 4 parties. La première est intitulée les fondateurs (Founders), et les noms suivants sont cités : Edward Tylor, Lewis Henri Morgan, Franz Boas et Emile Durkheim.

Dans la deuxième partie, qui porte sur la nature de la culture, les noms des anthropologues sont repris en ordre utile : Alfred Kroeber, Ruth Benedict, Edward Sapir et Margaret Mead.

La troisième partie porte sur la nature de la société. Et les savants qui ont consacré des efforts là-dessus, selon Jerry, sont Marcel Mauss, Bronislaw Malinowski, A.R. Radcliffe-Brown Edward E. Evans-Pritchard.

La quatrième partie se charge de s'appesantir sur les théories : évolutionniste, adaptationniste et matérialiste. De ce fait, Leslie A. White, Julian Steward, Marvin Haris et Eleanor Burke Leacock sont comptés parmi les représentatifs.

La cinquième partie quant à elle, prend la partie de mettre en sellette les concepts de : structure, symbole, et signification ; avec comme lieutenants, Claude Lévi-Strauss, Victor Turner, Clifford Geertz et Mary Douglas.

La sixième et dernière partie, termine l'ouvrage en abordant les concepts de Structure, Pratique, Agence, et Pouvoir. Au nombre d'auteurs, il y a James W. Fernandez, Sherry B. Ortner, Pierre Bourdieu, Eric R. Wolf et Marshall D ; Sahlins.

Dans un souci purement pédagogique, en tenant compte principalement des lecteurs juniors de cette recension, nous nous limiterons aux deux premières parties.

La première est intitulée les fondateurs (Founders), et les noms suivants sont cités : Edward Tylor, Lewis Henri Morgan, Franz Boas et Emile Durkheim. Jerry D. Moore confère aux savants auxquels il fait référence (Edward Tylor, Lewis Henri Morgan, Franz Boas et Emile Durkheim) la qualité des fondateurs. Il avance des raisons qui peuvent aider le lecteur à apprécier ou à comparer ses prémisses avec d'autres auteurs de sa trempe. C'est une position qui n'est pas identique à ses compatriotes, comme Thomas Hylland Eriksen and Finn Sivert Nielsen, pour qui, les fondateurs de la discipline ne sont rien d'autres que Malinowski; Radcliffe-Brown; Boas et Mauss (Thomas Hylland Eriksen and Finn Sivert Nielsen, 2013, 46-67). Sans engager le débat autour de cette différence, empressons-nous d'indiquer que Jerry dit de Tylor qu'il est premier à avoir écrit le tout premier livre d'Anthropologie intitulé : *Primitive culture* ; et avoir introduit une série des concepts et

théories influents. Enfin, il est le tout premier professeur d'anthropologie à l'Université d'Oxford. Premièrement, on retient de lui que la culture est acquise par l'apprentissage, ce qui implique qu'elle n'est pas héritée. En second lieu, que la culture est une connaissance partagée parmi les membres d'un groupe. C'est-à-dire que la culture est transmise entre les générations à travers l'usage des symboles, lesquels conduisent à l'intérêt de l'anthropologie à s'intéresser à la langue, aux systèmes de connaissance des indigènes et au processus de cette acquisition de la culture (par l'inculturation et l'acculturation). En troisième lieu, la culture, prise dans son sens ethnographique large, est ce 'tout complexe' de l'expérience humaine (embrasse tous les domaines de l'expérience humaine). Et cette culture est interconnectée, impliquant le besoin d'une approche holistique de la culture.

Lewis Henry Morgan se signale à travers son ouvrage (*Ancient Society*), un Classique du 19ème siècle marqué par l'évolution culturelle. Ici Morgan présente une vision de la société humaine comme ayant progressé à travers la préhistoire par trois stades : Sauvagerie, Barbarie, et Civilisation. Et à chacun de ces stades correspond des traits culturels. Son ouvrage conduit à la connaissance d'une vision de progression des variabilités humaines.

Franz Boas est considéré comme le père de l'anthropologie aux Etats Unis. Il est reconnu comme ayant réussi à définir les contours des principales approches du champ de l'anthropologie. Il considère cette discipline se décline sous quatre aspects suivants : l'anthropologie physique/biologique, l'anthropologie linguistique, l'anthropologie socioculturelle et l'archéologie. Cette vision a conduit les anthropologues américains à embrasser, au moins en théorie, une approche holistique (globale) pour comprendre la vie culturelle. De lui, il est à retenir son opposition à la vision

évolutionniste unilinéaire qui serait basée sur des hypothèses non prouvées.

Emile Durkheim, ce savant français était à l'origine de création d'une « science de la société », un champ qui inclut l'anthropologie et la sociologie dans un examen structuré de la vie sociale de l'homme. Trois fondamentales traversent son esprit dans la formation de cette discipline, à savoir : qu'est-ce qui lie les sociétés ensemble ? Comment sont-elles intégrées ? et comment il arrive que les individus se partagent le monde et les mêmes coutumes, lesquels sont distincts des membres d'autres sociétés ?

En dépit de sa spéculation sur les réponses à ces questions, Durkheim poursuit des recherches empiriques en se basant sur les contes des missionnaires, textes historiques et d'autres sources écrites tendant à développer la méthode comparative dans les sociétés humaines. En partie, Durkheim a tenté de comprendre sa propre société, par exemple, en conduisant des analyses du suicide parmi les nations européennes.

Cette première partie s'achève à la quarante-septième page, et a l'avantage de souligner les raisons qui ont poussé Jerry à adopté ses positions sur les fondateurs de l'Anthropologie. Une lecture minutieuse de cette partie permet de signaler que l'auteur s'est largement appuyé sur les écrits de ces différents auteurs pour éclairer ses nombreux lecteurs.

Que retenir de la deuxième partie de l'ouvrage de Jerry ? D'abord, elle porte sur la nature de la culture. Ensuite, il nous semble que c'est ici qu'il traduit la correspondance avec le titre de son ouvrage (*Visions de la culture*).

D'entrée de jeu, il aligne en premier lieu Alfred Kroeber. Celui-ci dit de la culture qu'elle est différente des autres domaines

de l'existence humaine. Il a insisté constamment que la culture ne peut être réduite des matières héréditaires ou aux stades de l'évolution, expliquée comme les expressions du psyché humain, ou corrélée aux formes sociales. Même si la culture a comme base l'organisme humain, elle occupe son propre univers explicatif, que Kroeber appelle « le super organique ».

Ensuite, Ruth Benedict qui s'illustre à partir de son célèbre ouvrage (best-selling), *Patterns of Culture* (ou Echantillons des civilisations). Jerry lui redonne la parole pour dire : depuis son apparition au milieu du XIXe siècle, l'anthropologie avait obtenu des données ethnographiques plus complètes et celles-ci avaient des implications pour la théorie anthropologique. Au début, l'anthropologie s'appuyait sur des sources sommaires de détails ethnographiques - lettres de missionnaires, récits d'explorateurs et rapports de diplomates - qui présentaient rarement une vision complète ou impartiale d'une autre culture. Ces récits ont été exploités par les premiers anthropologues - comme Tylor, Morgan et d'autres - pour des détails ethnographiques, présentés comme des traits isolés avec peu de contexte culturel. De tels traits isolés qui pourraient être rangés commodément dans les étapes évolutives proposées par les évolutionnistes victoriens.

Mais au début du 20e siècle, des programmes de travail anthropologique plus cohérents ont commencé, poursuit-il, avec le développement de normes et de pratiques rigoureuses de recherche anthropologique, observe Benedict, des portraits ethnographiques plus complets ont émergé. Ces études ont indiqué que les cultures avaient des modèles ou des configurations distinctes, plutôt que d'être simplement un méli-mélo de traits isolés. Benedict soutient que les cultures sont intégrées selon des idéaux centraux ou des principes. Plutôt qu'un assortiment aléatoire de traits isolés ou fonctionnellement articulées par des finalités complémentaires, les

cultures parviennent à une réalisation moins réussie d'un comportement intégré.

Edward Sapir annonce la fin de sa liste. En effet, ce linguiste et anthropologue culturel a beaucoup contribué à l'étude de la langue et de la culture, dans un champ d'enquête anthropologique appelé « culture et personnalité » ou anthropologie psychologique, et il a publié une rafale de revues, de poèmes et d'articles — un éventail diversifié de recherches ancrées par sa fascination pour la langue.

En cela, Sapir a suivi la vision de Franz Boas selon laquelle la maîtrise d'une langue maternelle fournissait une entrée essentielle dans une autre culture, mais Sapir a avancé cette vision, arguant que la langue était une construction culturelle et codait les cadres de base de la vie sociale.

Il a soutenu qu'il existe une étroite relation entre les catégories de signification dans une langue et les catégories mentales utilisées par les locuteurs pour conceptualiser le monde. Ceci fait référence à l'hypothèse avancée par Sapir appelée la 'relativité linguistique'. Elle renferme tout au plus 4 éléments sur la langue :

1. Elle est un comportement appris ; même si le langage humain peut être basé sur les éléments physiques des cordes vocales, du larynx et des poumons et limité par la gamme innée de l'audition humaine, rien sur le langage n'est hérité.
2. Elle est toujours artificielle et basée sur la convention. Même les mots les plus simples - par exemple, les mots qui imitent les sons naturels - ne sont pas simplement des rendus de la nature mais sont des conventions culturellement prescrites.

3. Les mots reflètent les environnements dans lesquels ils sont utilisés, et pas seulement les environnements naturels mais aussi les environnements sociaux. Les langues emploient des mots spécifiques parce que les choses et les concepts associés sont socialement utiles.
4. Enfin, les langues codent ainsi de manière distincte différentes façons de concevoir et de percevoir le monde, et les locuteurs de différentes langues occupent des univers conceptuellement distincts.

En dépit des critiques adressées à ces prises de position, Jerry soutient que les idées de Sapir représentent un effort pour comprendre une question fondamentale - qu'est-ce qui donne à une culture sa cohérence interne ? - et Sapir a proposé que cette cohérence dérive des conceptions du cosmos partagées par des locuteurs de la même langue.

Enfin, Margaret Mead dont l'œuvre est ventée à juste titre car, elle est créditée avoir écrit près de 1 500 livres et revues scientifiques, ainsi que de centaines d'articles de journaux et de magazines. Beaucoup de ces publications traitaient de l'observation centrale de Mead : les différentes manières d'élever les enfants sont essentielles pour comprendre les différences culturelles.

À un certain niveau, l'argument de Mead semble assez évident : les anthropologues ne peuvent pas comprendre les différentes cultures sans documenter les transformations de la naissance à l'âge adulte. À un autre niveau, l'argument de Mead est plus subtile. Les ethnographes sont attirés et observent des pratiques culturelles élaborées et stylisées : fêtes publiques, rites d'initiation entourés de tabous, cérémonies basées sur le calendrier, etc. Pourtant, certaines sociétés mettent l'accent sur d'autres

pratiques culturelles moins formulées, pratiques culturelles essentielles que l'ethnographe peut ignorer.

C'est ainsi qu'elle suggère : "Pour une compréhension adéquate de la culture humaine, il est absolument essentiel d'étudier soigneusement toutes les parties d'une culture, et pas seulement celles qui présentent l'apparence superficielle d'avoir la plus grande forme."

Mead décrit non seulement les méthodes ethnographiques sur le terrain, mais soutient également que les aspects subtils et inexplicables de la pratique culturelle ne peuvent être négligés. Cette position a des implications théoriques qui contrastent avec d'autres visions de la culture.

Le survol que nous venons de faire sur les deux premières parties de l'ouvrage de Jerry D. Moore a valeur d'introduction. Il a l'avantage de cerner les prises de position des auteurs classiques sur la culture, au-delà de ses nombreuses définitions. En tout, c'est un ouvrage que nous recommandons vivement à tout esprit curieux et sensible à la discipline anthropologique.

- Jerry D. Moore, *Visions of culture*, Lanham, New York, Toronto, Plymouth, Alta Mira Press, 2009.
- Delphin KAYEMBE KATAYI, « Plaidoyer pour un dialogue constructif entre deux mondes : organisations non gouvernementales internationales et Université. Points de vue d'un anthropologue », in *Carrefour congolais*, RDC-Les Pays-Bas, Kimpa Vita, n°1 mars 2019, pp. 33-53.
- Thomas Hylland Eriksen and Finn Sivert Nielsen, *A History of Anthropology*, London, Pluto Press, 2013.